

L'ALBUM LITTERAIRE

<p>ABONNEMENT : 6 mois 25 cts. 1 an 50 " Invariablement payable d'avance</p>	<p>RECUEIL DE LITTERATURE MORALE PARAIT TOUS LES VENDREDIS.</p>	<p>Le numéro..... 1 centim BUREAU : No. 59 Rue Des Cascades ST-HYACINTHE, P. Q.</p>
--	---	---

LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS

XVI

UNE BARONNE BLONDE

—S'il en est ainsi, messieurs, dit José en s'inclinant, je suis désolé de vous avoir fait attendre. Mais me voici et je suis tout à vous. Avez-vous désigné le banquier ?

—Si vous le voulez bien, comte, c'est vous qui commencerez.

—Messieurs, je suis à vos ordres.

Il posa sa main sur l'épaule du comte de Montgarin et lui dit tout bas à l'oreille :

—Est-ce que vous allez encore jouer ce soir ?

—Oui, certes.

—Vous avez tort.

—Pourquoi ?

—Parce que vous perdrez.

Le jeune homme eut un tressaillement nerveux.

—Eh bien je perdrai répliqua-t-il, en jetant brusquement sa tête en arrière.

Et tout bas il ajouta.

—Après tout, il faut bien en finir !

José le regardait comme s'il eût voulu fouiller jusqu'au fond de sa pensée.

—Oui, se dit-il, l'heure est venue et je n'ai pas de temps à perdre, si je ne veux pas qu'il m'échappe.

Il reprit à haute voix :

—Monsieur le comte, vous êtes incorrigible.

—C'est vrai répondit le jeune homme,

—Pourtant, vous êtes jeune ; si vous le voulez bien, vous pourriez.....

—Me corriger ? fit le jeune homme avec un sourire singulier.

—Certainement.

—Il est trop tard, dit le comte de Montgarin d'une voix sourde.

—Ces messieurs attendent, reprit José ; allons, venez, puisque vous voulez absolument tenter la fortune.

XVII

LE JEU.

Tous deux s'approchèrent de la table de jeu, qui fut aussitôt entourée par une dizaine de joueurs.

Le Portugais prit place dans un fauteuil et jeta un rapide coup d'œil sur les personnes groupées autour de lui. Il devait être satisfait, car un sourire glissa sur ses lèvres. Gravement, il tira son portefeuille l'ouvrit, y prit deux billets de banque de mille francs, qu'il posa sur le tapis vert ; puis, prenant les cartes, il prononça ces mots :

—Faites-le jeu, messieurs.

Louis d'or et billets de banque tombèrent sur la table.

Le jeu commença.

—J'ai gagné, dit la voix du Portugais au milieu du silence.

Il ramassa les mises.

—Quatre mille, dit-il, faites-le jeu.

Il gagna. Puis deux fois encore les cartes lui furent favorables. Il y avait devant lui un monceau d'or et de billets de banque pêle-mêle. Maintenant, la banque était de trente-deux mille francs.

Les joueurs se regardaient. Presque tous étaient très pâles, il y avait des frémissements, des crispations nerveuses, des

regards fiévreux et effarés. Le comte de Montgarin s'efforçait de paraître calme ; mais certains mouvements des lèvres et des narines trahissaient ses sensations intérieures.

— Décidément, dit un des joueurs, on ne peut plus jouer avec M. le comte de Rogas : c'est toujours la même chance incroyable.

— C'est vrai, appuyèrent plusieurs autres.

— Messieurs, faites-le jeu, dit José, toujours grave et sans se déconcerter.

Cette fois sa voix resta sans écho. Ses adversaires hésitaient, ils semblaient se consulter. L'or et les billets de banque restaient dans les poches.

José attendait sans sourciller.

— Eh bien, messieurs ? dit-il en enveloppant les joueurs de son regard.

Ceux-ci restaient indécis.

— Messieurs, reprit José, en poussant au milieu de la table des billets qu'il venait de compter, je mets la banque à cinq mille francs. Faites-le jeu.

— Banco, dit le comte de Montgarin.

Et d'une main convulsive il jeta sur la table cinq billets de mille francs.

Le comte de Rogas, tourna les cartes. Il y eut un bruissement de voix semblable à un murmure.

— Monsieur de Montgarin, dit froidement José, vous avez perdu.

Le jeune homme eut un geste de fureur et recula en chancelant sur ses jambes. Sur son visage livide, se plaquaient des taches rouges violacées.

— C'est la cinquième fois qu'il gagne, exclamèrent les joueurs.

— C'est vrai, messieurs répliqua José ; mais il n'y a rien d'étonnant à cela, c'est le hasard des cartes.

Tranquillement et correctement, il ramassa l'or et les billets de banque qui étaient sur la table et mit le tout dans ses poches. Puis il se leva, en disant :

— Je passe la main.

Il se fit un mouvement de va-et-vient autour de la table ; puis, un des joueurs prit la place que le Portugais venait de quitter. Le jeu continua.

Don José s'éloigna du tapis vert.

M. de Montgarin s'était affaissé sur un siège dans un angle du salon. La tête

penchée sur sa poitrine, il paraissait absorber dans de sombres pensées. Le Portugais alla s'asseoir à côté de lui.

— Eh bien, monsieur le comte, dit-il, je vous avais prévenu.

Le jeune homme releva brusquement la tête.

— Ah ! c'est vous, fit-il ; vous me parliez, je crois.

— Oui comte, je vous ai adressé la parole.....

— Je n'ai pas bien entendu. Que m'avez-vous dit ?

— Que vous avez eu tort de ne pas suivre le conseil que je vous ai donné.

— Permettez, monsieur de Rogas, j'ai eu tort ou j'ai eu raison ; cela dépend de vos idées et des miennes.

— Ceci ressemble à une énigme ; je ne comprends pas.

— Vous ne pouvez savoir quelles sont mes intentions.

— Assurément. Alors vous voulez perdre ?

— Il me plaisait de courir les chances du jeu, bonnes, ou mauvaises.

— Certainement, vous aviez et vous avez encore ce droit. Mais la fortune a ses caprices, monsieur le comte, et vous devez reconnaître que j'ai tenté plus d'une fois de vous mettre à l'abri de ses coups.

Un sourire amer crispa les lèvres du jeune homme.

— C'est convenu, répliqua-t-il, avec aigreur, je ne vous ai pas écouté, et j'ai perdu, toujours perdu. Depuis le jour où je vous ai rencontré pour la première fois, la fortune, qui vous est si favorable, n'a pas cessé de m'être contraire ; elle n'a plus été capricieuse, elle m'a été tout à fait hostile. Il semble qu'elle est soumise à vos ordres, et c'est à croire que vous êtes mon mauvais génie.

— Continuez, monsieur de Montgarin, fit José d'un ton railleur, ne vous gênez pas, vous me dites des choses fort piquantes.

— En effet, c'est depuis quelques mois, depuis que je vous connais, que la mauvaise chance me poursuit avec cet acharnement ;

— Soit, mais ce n'est pas une raison pour me rendre responsable.

— Quelque chose me dit que vous avez sur moi une influence fatale.

— Oh ! oh ! Pourtant mon cher comte, il n'y a pas bien long temps que j'ai l'honneur de vous connaître. En admettant que je sois aujourd'hui votre mauvais génie, comme vous le prétendez, vous en avez eu un ou plusieurs autres avant moi. Voyons, parlons sérieusement, est-ce parce que j'ai cru devoir vous donner quelques conseils, que vous n'avez pas suivis, que j'exerce sur vous une influence fatale ?

— Je n'en sais rien. Mais pourquoi êtes-vous attaché à mes pas comme mon ombre ? Si je vais à mon cercle, je vous y trouve, quand j'entre dans un salon vous y êtes, je vous rencontre aux Champs-Elysées, aux courses, au café, sur les boulevards, je vous retrouve au théâtre, devant moi, derrière moi ou à côté de moi, vous êtes toujours là. Vous êtes partout, partout. Pourquoi cela, dites, pourquoi ?

— Allez-vous me faire un crime d'aimer à me trouver où vous êtes ?

— Non, mais !

— Achevez.

— Votre persistance à me suivre partout, comme un garde du corps, a lieu de me surprendre. Je ne m'explique pas cela, j'y vois quelque chose d'étrange.

— N'y voyez, mon cher comte, que le grand intérêt que vous m'inspirez. Ne suis-je pas votre ami ?

— Oh ! mon ami !

— Comte, est-ce que vous en doutez ?

— Le jeune homme ne répondit pas.

José lui prit la main et, avec un grand accent de sincérité,

— Oui, je suis votre ami, et je puis ajouter votre meilleur ami, reprit-il ; en douter serait me faire une injure. Vous êtes de ceux qui savent le mieux attirer la sympathie, mon cher Ludovic, votre première poignée de main l'a fait naître en moi et tout de suite j'ai éprouvé pour vous une véritable amitié.

— Le jeune homme le regarda fixement.

— Au fait, dit-il, je ne risque rien à vous croire.

— Ecoutez, Ludovic, reprit José, j'ai de l'expérience, j'ai vécu, je connais la vie, je n'agis plus et ne me laisse plus entraîner par l'enthousiasme ; toutes mes

actions sont raisonnées ; à mon âge, l'amitié que donne un homme est toujours vraie. Vous pourriez me demander aussi pourquoi je m'intéresse à vous. — Je vous répondrais : parce que vous avez la jeunesse, l'ardeur et l'enthousiasme, ce que j'ai eu et que je n'ai plus. Je vous regarde en me disant : Autrefois j'étais comme lui ! Oui, vous me rappelez tout mon passé, quand je voyais s'ouvrir devant moi l'avenir, avec ses beaux et vastes horizons. Maintenant, je m'achemine vers les ténèbres, tandis que vous, mon cher comte, vous marchez en pleine lumière.

— Je vous le répète, l'amitié que j'ai pour vous est sincère. Tenez, mon cher Ludovic, pour vous, je suis capable de faire bien des choses.

— Il n'y a plus rien à faire pour moi, répondit le jeune homme en hochant la tête.

— Je crois, au contraire, qu'il y a beaucoup à faire. Mais ce n'est pas ici que je peux vous parler d'une idée qui m'est venue, d'un projet que j'ai conçu, nous en causerons dans un autre moment. Alors, vous aurez la preuve que je suis votre ami.

M. de Montgarin l'écoutait distraitement ; il restait préoccupé et sombre.

— Vous n'êtes pas gai ce soir, reprit José ; quelle est donc la pensée qui vous obsède ?

— Je pense à ce que jet ferai demain, répondit Ludovic avec un accent singulier.

— Ah ! Et que comptez-vous faire demain mon cher comte ?

— Monsieur de Rogas, c'est mon secret.

— Que je connais, se dit le Portugais.

— Il reprit à haute voix.

— Vous n'êtes pas expansif aujourd'hui. Mais, du moment qu'il s'agit d'un secret, que vous voulez garder, je ne vous interroge plus. Parlons d'autres choses.

— Qu'avez-vous encore à me dire ?

— Quelle est la somme que vous avez perdue ce soir ?

— J'ai perdu tout ce qui me restait.

— Cela ne me dit pas la somme.

— Dix mille francs.

— Voulez-vous essayer de les reprendre au jeu ?

— Je vous ai dit que je n'avais que ces dix mille francs. Je ne veux plus jouer.

— Je puis prêter dix mille francs à mon noble ami le comte de Ludovic de Montgarin, répliqua José, en tirant de sa poche une poignée de billets de banque.

— Non, non, merci, dit-il sourdement.

— Pourquoi ? voyons, mon cher comte, ne suis-je pas votre ami ?

— Sans doute. Mais...

— Dites.

— Tout est contre moi ; je suis sûr que je perdrais encore.

— Hé, comte, vous savez bien que la fortune est changeante.

— Vous m'avez déjà prêté une pareille somme, de Rogas.

— Oui, en vous disant que vous me la rendriez quand cela vous ferait plaisir.

— Et sans même me donner un reçu ?

— Cela se fait ainsi entre amis.

— Raison de plus pour que je n'abuse pas de votre bon vouloir ; je trouve que je vous dois assez, je ne veux pas augmenter ma dette.

— Entre nous, mon cher Ludovic, pourquoi de pareils scrupules ?

— On a le droit de perdre son argent, mais pas celui d'autrui.

— Oh ! si vous raisonnez ainsi, nous pourrions discuter longtemps sans nous entendre. Je vous offre le moyen de réparer la perte que vous avez faite, voilà tout ! Vous êtes venu ici avec dix mille francs, vous avez perdu cette somme, c'est moi qui l'ai gagnée. Eh bien, admettez, si vous le voulez, que je vous rends vos cinq cents louis, Morbleu ! mon cher Ludovic, vous êtes plus capricieux encore que la fortune. Il me plaît de vous être agréable, de vous donner une nouvelle preuve de mon amitié ;

alors, prenez ces chiffons de papiers ; si vous gagnez, vous me les rendez ; si vous perdez, nous nous consolerons en chantant tous les deux :

L'or est une chimère,
Sachons nous en servir ;
Le seul bien sur la terre,
N'est-il pas le plaisir ?

— Vous le voulez, de Rogas ?

— Oui.

— Eh bien, soit.

Il prit les billets de banque d'une main fiévreuse et, les yeux étincelants, bondit vers la table de jeu.

Le Portugais alla s'asseoir à côté de la baronne, avec laquelle il se mit à causer. Vingt minutes s'écoulèrent.

Tout à coup le comte de Montgarin se détacha du groupe des joueurs en poussant un cri rauque. José se leva précipitamment et marcha vers le jeune homme.

— Eh bien ? interrogea-t-il.

— J'ai perdu ! Je vous l'avais dit, je le savais.

— Ce n'est pas une raison pour que vous trembliez ainsi. Allons, remettez-vous, soyez fort, on vous regarde.

— Je suis désespéré !

— Pour si peu, vous êtes fou.

— Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir.....

— A la première occasion, nous prendrons notre revanche.

— Je n'ai plus rien à espérer, plus rien à attendre ; ce que j'ai de mieux à faire est d'en finir tout de suite.

Le Portugais tressaillit.

— Hein ! que dites-vous, donc ? fit-il.

— Je dis que mon existence est intolérable et que j'ai le dégoût de la vie.

— Ah ça ! mon cher comte, est-ce que vous êtes réellement fou ? La contraction de votre visage et vos yeux hagards me disent ce que vous méditez. Ah ! vous ne ferez pas cela, vous ne le ferez pas !

— Je ne veux plus vivre.

— Mais, malheureux, vous entrez seulement dans la vie.

— Oui, et j'ai trop longtemps vécu. La vie ! je la connais assez pour pouvoir la quitter sans regret.

— Je suis ruiné, complètement ruiné, entendez-vous ? reprit le jeune homme avec exaltation : depuis un an je lutte contre la fatalité, me débattant en désespéré ; maintenant, je suis écrasé, je n'ai plus de force, je ne peux plus rien !... Lutter encore est impossible ! J'ai gaspillé follement mon héritage, en le jetant à tous les vents. Je suis entré dans la vie par une mauvaise porte ; on m'a peut-être un peu poussé en avant ; mais je n'accuse personne ; je devais me rejeter en arrière j'ai été faible tant pis pour moi !

Oui, c'est ma faute, continua-t-il sour-

dement, je me suis conduit stupidement. Pour ne point voir ce qui m'attendait, j'ai fermé les yeux, et, pris de vertige, je me suis lancé dans le tourbillon infernal. Je maudis le jour où je suis né, je maudis la vie ! Si elle est belle pour certains, elle a été pour moi pleine de déceptions amères. J'ai cherché les plaisirs, je les ai trouvés : ils étaient faux ! Je le reconnais aujourd'hui, il est trop tard ! Je vous le dis encore, je n'ai plus d'espoir, je suis brisé, anéanti, écoeuré et dégoûté de tout. Vivre ! Et pourquoi vivrai-je ? Pour être la risée des uns, un objet de mépris pour les autres ? D'ailleurs, comment pourrai-je vivre ? Je ne possède plus rien et je ne sais rien faire. Je ne pourrais pas, comme le plus infirme ouvrier, gagner mon pain de chaque jour.

De Rogas, il y a quinze jours que je songe au suicide. Ce matin, j'ai engagé mes derniers bijoux, les bijoux de ma mère. « Je n'ai cette maison je me suis dit : " Si je perds, demain je me ferai sauter la cervelle ! " Eh bien, j'ai perdu ; demain mes créanciers auront mon cadavre ! »

— Une singulière manière de les payer, dit José d'une voix railleuse.

Et changeant subitement de ton :

— Mon cher comte, reprit-il gravement, vous renoncerez à votre projet, il le faut, je le veux..... Je ne suis pas disposé à vous faire ici un sermon ridicule et à combattre vos idées par une théorie contre le suicide ; je vous dis seulement : quelle que soit votre situation, serait-elle plus horrible encore, je peux vous sauver, car j'ai entre les mains le moyen de réparer vos désastres et de vous mener à la conquête d'une autre fortune.

Le jeune homme le regarda d'un air incrédule.

— Vous doutez ? fit le Portugais.

— Je suppose que vous vous moquez de moi.

— Le moment serait bien mal choisi, Ludovic, écoutez : Je vous demande d'attendre vingt-quatre heures ; si, d'ici là, je ne vous ai pas convaincu, si vous voulez toujours mettre à exécution votre sinistre projet, eh bien, vous pourrez charger votre pistolet, mais je n'en ai pas osé les vendre. Avant d'entrer dans

Le jeune homme eut un sourire étrange.

— M'accordez-vous ces vingt-quatre heures ? demanda José.

— Oui. Un jour de plus ou de moins, avant l'éternité, c'est peu.

— Il faut que je vous voie demain matin.

— Où ?

— Chez vous.

— A quelle heure ?

— J'y serai à neuf heures.

— C'est bien, je vous attendrai.

Un instant après, José Basco et le comte de Montgarin sortaient ensemble de la maison de la baronne allemande.

XVIII

LUDOVIC DE MONTGARIN

Le comte Ludovic de Montgarin demeurait rue d'Astrog, dans un hôtel peu spacieux, mais d'un fort joli aspect, qu'il avait acheté quatre ans auparavant. Afin de faire cette acquisition, il avait vendu deux maisons d'un excellent rapport qu'il possédait à Dijon.

A cette époque, le jeune homme était déjà lancé, suivant son expression, dans le tourbillon infernal, c'est-à-dire dans les désordres de la vie parisienne à outrance. Ne songeant pas à réfléchir et à interroger sa conscience, il sacrifiait tout aux plaisirs dont il était avide. D'un excès il passait à un autre. Son argent, qu'il jetait à pleines mains, payait des orgies sans nom. En même temps, il ruinait sa santé, flétrissait son intelligence, perdait le sens moral, salissait son nom et compromettait son honneur.

Ses revenus n'étant pas suffisants, il emprunta, il fit des dettes. Il trouva facilement des prêteurs complaisants, des usuriers : il avait ses propriétés pour gage. Mais quand il y eut des hypothèques partout, les prêteurs changèrent d'attitude et firent la sourde oreille. C'était le commencement de la fin, l'heure des cruelles déceptions.

A suivre.

LE MARIAGE DU COMPOSITEUR

(Suite)

—Mais, chère madame, je n'accuse pas mon

—Sans doute que vous ne l'accusez pas.

—Le dimanche, par exemple, quand de mon coin, dans l'église, je l'entend jouer, les larmes me viennent aux yeux, sa musique me dit que c'est ma faute si il ne fait pas plus d'attention à moi; je sens qu'un musicien comme Camille est capable d'aimer très profondément, et que si je n'étais pas si insignifiante...

C'est bien; mettez tout sur vos épaules.

En termes clairs, voici la vérité : Camille est le meilleur organiste de Paris, et vous êtes particulièrement impressionnable à la musique, quand elle n'est pas trop savante ou scientifique; j'ai vu cela chez madame Vernier. Quant à sa capacité d'aimer je n'en doute pas. Je le

souviens depuis son enfance et je ne suis pas femme à me faire à toutes les négligences, si réellement je n'estimais pas les qualités de celui qui se fait négligent. Seulement, Camille a ses théories, et ses théories sont la pire des pierres d'achoppement sur la voie du bonheur

conjugal. En premier lieu, il a grand désir d'abandonner son extérieur d'apparat pour s'occuper de son bien-être personnel, surveillé avec une détermination sauvage, son homme de dedans, à cause de votre influence, parce que, comme je le lui ai entendu dire, un artiste a

besoin de liberté intérieure et de solitude; puis, la femme vous prend un temps si précieux. Dans notre existence parisienne, les différences d'éducation des deux sexes sont tellement grandes qu'on enseigne aux femmes, pour

ainsi parler, à voir tout en blanc, et aux hommes tout en noir, et que les hommes et les femmes n'ont que très peu de points de contact

intellectuels ou d'intérêt commun. La société ressemble de plus en plus à un service d'entière confiance où le bédau solennel place les hommes d'un côté et les femmes de l'autre.

Marthe soupira sa nouvelle amie presque silencieusement. Elle n'avait pas de théories à elle sur l'éducation; elle avait été élevée comme toutes les autres jeunes filles de son

entourage, et si le système était mauvais, ou si vraiment un autre système était possible, elle n'en avait jamais été frappée. Madame du Ruel, au contraire, avait beaucoup voyagé, et

pensé plus que les femmes de province, ne le font ordinairement. Elle s'était sincèrement intéressée à Marthe et s'était dit qu'elle pourrait

en faire quelque chose. Elle continua sa harangue jusqu'à ce qu'elle eût entièrement gagné la confiance de sa jeune et nouvelle amie, et elle

en obtint la promesse qu'elle se laisserait guider par elle. — Seulement, mon enfant, ne laissez jamais votre mari deviner que vous suivez mes conseils; il n'y a rien de plus capable d'exciter la jalousie d'un homme que les conseils donnés à sa femme par une autre femme.

Quelque temps après cette conversation, Saintis fut on ne peut plus étonné d'apprendre que sa femme désirait aller à une soirée chez

une certaine Madame Duprêt, à laquelle ils étaient invités. Madame Duprêt était la femme d'un député de la Gauche. Elle avait la pré-

tention de faire de sa maison un point de ralliement; elle-même de jouer le rôle, — en toute humilité, — d'une Madame de Rolland. Elle

aimait la société des hommes; était quelque peu bas-bleu, très causeuse et aimait avec une égale passion la danse et la politique. C'était

une maison que Saintis évitait, avec soin de fréquenter la musique de Madame Duprêt — car la musique y figurait comme intermède de

la danse; — était de celle qui lui faisait grincer les dents.

—Et bien, si vous le désirez, Marthe, nous irons.

—Il y a si longtemps que je n'ai dansé!

—Vous aimez donc la danse?

Le ton qu'il mit à dire ces paroles signifiait beaucoup. Surtout il n'était pas fâché de découvrir une telle faiblesse chez sa femme; cela

lui donnait avec un certain plaisir le sentiment de sa supériorité; aussi c'est avec la meilleure grâce qu'il promit de l'accompagner, le mardi

suyant. La musique, comme nous le savons tous, est un art si abondant, si abondant surtout pour un homme doué comme l'était Camille, que la plupart des événements de chaque jour passaient inaperçus, mais le soir où Marthe se

sortit soudainement de l'abstraction où elle se complaisait tant ; il regarda sa femme comme s'il la voyait pour la première fois.

— Mais, mon amour, savez-vous que vous êtes jolie !

Marthe rougit en souriant ; elle était sûre qu'il ne la considérerait plus comme une petite pensionnaire de province que le hasard avait jetée dans le monde parisien. Peut-être eut-elle à l'instant un sentiment d'amertume à la pensée que son rêveur de mari trouvait qu'elle ne s'était fait belle et jeune qu'à l'aide d'une toilette de bal ; mais étant d'une nature bonne et douce, l'amertume passa bien vite. Marthe aimait réellement la danse, et quand elle se trouva dans les salons pleins de gaieté et de lumière de Madame Duprét, ses yeux brillèrent et ses joues s'empourprèrent et plus d'un grave politique alla jusqu'à demander quelle pouvait être cette jeune et fraîche personne. Le premier qui s'avança pour réclamer sa main à la danse fut une connaissance déjà vieille, M. Durand le peintre. Camille perdit sa femme de vue dans le tourbillon de la valse et, quelque peu chagrin, se mit à errer de salon en salon. Il se trouvait en dehors de son élément ; la musique de la danse grinçait à ses oreilles et il se sentit un profond dédain pour cette foule frivole au sein de laquelle il se trouvait. A la fin, il découvrit un ami, musicien comme lui. De suite, les deux camarades s'engagèrent dans une longue et savante discussion. La danse cessa tout à coup ; le silence se fit dans les chambres surchauffées ; tout autour de Camille, on écoutait une voix fraîche et harmonieuse, d'abord tremblante, puis douce et claire, dominant les bruits qui s'apaisaient.

— Quelle belle voix ! remarqua le compagnon de Camille. Quelle pureté ! A. besoin de méthode, cependant. Mais qui donc chante aussi bien ?

Son ami ne répondit pas. D'abord, il eut le sentiment confus que cette musique lui était familière ; puis, tout à coup, il reconnut sa propre mélodie qu'il avait rejetée comme indigne de ses hautes théories artistiques. Quelques minutes après, il distingua clairement les paroles :

Le temps vient tout briser ;
Où oublié !

Moi, pour le mépriser,
Je ne veux qu'un baiser,
De ma mie.

Où chercha tour à tour
De folie !

Moi, jusqu'au dernier jour,
Je m'entiens à l'amour,
De ma mie.

Il y eut une explosion enthousiaste d'applaudissements quand Marthe eut fini sa chanson ; son triomphe fut complet. Le jeune peintre, tout heureux, voltigeait autour d'elle. La jeune femme pouvait à peine répondre aux félicitations sans nombre qui lui arrivèrent de tous côtés. Elle rougissait, moitié effrayée, moitié triomphante. De temps en temps, elle jetait un rapide coup d'œil autour d'elle comme à la recherche de quelqu'un, puis baissait les yeux.

— Pourquoi ne nous disiez-vous pas que votre femme était douée de cette voix splendide ? demanda la maîtresse affairée de la maison, qui, cependant, n'eut pas le temps d'attendre la réponse.

— Votre femme ! s'écria le camarade de Saintis qui était court et très gras, n'avait pu réuser à se frayer le chemin du salon principal d'où le chant s'était fait entendre. Je vous félicite, mon très cher ; mais de qui est la musique ? C'est tout moderne, cela va sans dire, probablement de quelque jeune homme encore plein de fraîcheur et d'illusion ? Il a du talent, un grand talent même, mais je crois dans une mauvaise voie.

— Indubitablement, répondit Saintis.

— Mais, cher ami, s'écria Durand, entraînant l'héroïne de la soirée à son bras, j'en appelle à toi-même ! Madame Saintis ne veut pas nous dire le nom de l'auteur de cette adorable chanson. Entre nous, je soupçonne fort qu'elle est de ta composition ; dans ce cas, gare aux lauriers, car tu n'as pu faire de mieux !

— Camille, je suis fatiguée, je voudrais retourner à la maison, murmura Marthe, dont les vives couleurs des joues avaient disparu.

Le musicien, comme étourdi, prit machinalement le bras de sa femme de celui de son partenaire, et ils quittèrent le salon — chauffé

et rempli de monde,—de Madame Duprét. Comme ils sortaient, Madame du Rucl prit la main de Marthe et la pressa d'une façon encourageante.

Lorsque la jeune femme et le mari furent renfermés dans la voiture étroite et criarde, Camille fut le premier à rompre le silence, et d'une voix contrainte :

—Pourquoi ne disiez-vous pas, Marthe, que vous étiez si bonne musicienne ?

—Vous m'avez donné à entendre que la musique des jeunes personnes vous était désagréable ; vous m'avez suppliée de n'étudier qu'en votre absence.

—Je ne pouvais deviner que vous possédiez une voix aussi remarquable ; je ne pouvais encore moins imaginer qu'on vous avait instruite aussi bien.

—Mon professeur était du plus grand mérite ; et puis, je crois que j'ai récemment appris beaucoup à entendre chanter Madame Vernier.

—Et... et... comment vous êtes vous prise pour apprendre... cette chanson ?

—Quand vous avez jetée loin de vous, je l'ai ramassée et copiée ; oh ! je l'aimais tant ! Sa voix tremblait un peu en parlant ainsi, mais Camille ne semblait pas s'en apercevoir. Il y avait lutte dans son âme, et la victoire était encore douteuse. Enfin, ils arrivèrent devant la vieille et vénérable maison, sur les bords de la rivière au cours rapide. Le cocher réjoui de l'énorme pourboire que Camille distrahit lui avait donné, fit reprendre à sa bête une allure plus pressée ; le roulement du fiacre et le claquement du fouet s'éteignirent dans le lointain, et tout rentra dans le calme ordinaire.

—Marthe, dit Camille —ma femme,—pardonne-moi !

Il était profondément émue ; Marthe l'avait conquis !

Dix-huit mois plus tard, il y avait grande excitation dans le monde de la musique. On jouait à l'Opéra Comique une œuvre musicale de Saintis avec un franc succès. Les musiciens louèrent, et le public applaudit de tout cœur le charme et la grâce des mélodies.

—Et les théories de notre musicien ?

—Ses théories ! repartit Durand, s'adressant

au cercle d'amis réunis pour causer de l'opéra dans les entr'actes de la représentation,—ses théories ! il s'est montré sage cette fois en les reléguant à l'arrière plan ; elle ne l'ont conduit qu'à l'insuccès de son premier opéra. Il doit la réussite de cette soirée, je vous l'assure, à une influence indépendante de la fugue ou du contrepoint.

—Oh ! nous le savons, s'écrièrent en riant plusieurs jeunes gens. Vous auriez dû engager le directeur à faire imprimer sur l'affiche : "MUSIQUE DE MONSIEUR ET DE MADAME SAINTIS."

—Durand, vous vous êtes fait son défenseur dès le début.

—Et je ne tends pas me démettre de cette charge. Vous pouvez rire vous voulez, mais, pour moi, la semaine n'a pas de plus joyeuse soirée qu'à ce mercredi, quand tous les vieux amis et camarades de Saintis sont les bienvenus de sa femme ; l'entendre chanter la musique de son mari est un véritable délice. Elle est charmante. Mais voici le signal ; il serait par trop malheureux de perdre la chance d'observer son visage au lever du rideau. Au revoir ! Et Durand s'éloigna fredonnant :

On change tour à tour

De folie ;

Moi, jusqu'au dernier jour,

Je m'en tiens à l'amour

De ma mie.

Fin.

PASSE-TEMPS

CHARADE No 20

Ce qu'à mon premier on tue,

On le met dans mon second ;

Mon tout, à perte de vue,

Lance la mort dans du plomb.

—o—

ANAGRAMME No 21

A mon aspect, le plus hardi frissonne.

Déplace deux pieds, cher lecteur,

Riche attribut de la grandour,

Les rois me portent sur le trône.